

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 1 (1894)
Heft: 20

Nachruf: Antoine Rubinstein
Autor: Destranges, Etienne

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le reste était à l'avenant.

Plusieurs lettres, les unes plus virulentes que les autres, suivirent celle-ci. Comme dans la dernière — elles avaient été publiées par *Le Fédéral* — Hermann affirmait « n'avoir reçu aucune réponse du rédacteur du *Journal du Léman*, qu'il regardait donc leur silence comme un aveu de leur tort et qu'il parlait de Genève », trois personnes partirent immédiatement pour Genève, deux autres les suivirent de près, afin d'empêcher le départ de M. Hermann avant que l'affaire fut vidée.

Ces messieurs ayant demandé une explication catégorique au jeune pianiste, celui-ci, que le courage abandonna au moment critique, dut rétracter tout ce qu'il avait écrit. Cette affaire finissait ainsi en queue de poisson.

Mais si Hermann Cohn fit beaucoup parler de lui comme pianiste, il n'en fit pas moins parler comme... prédicateur !

En 1847, Hermann embrassa la religion catholique, puis entra, peu après, dans l'ordre des Carmes déchaussés. Sous le nom de P. Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement, il fit, s'il faut en croire un de ses panégyristes* de nombreux prosélytes, surtout parmi ses anciens correligionnaires. Les succès qu'il avait obtenus à Genève comme musicien l'encouragèrent, paraît-il, à y venir tenter les effets de sa nouvelle virtuosité. Il avait d'ailleurs été engagé à faire cette démarche par le curé de cette ville.

« Quand je ne devrais y convertir qu'un seul protestant, ce serait pour moi un grand sujet d'être satisfait », écrivait-il.

Dans une lettre datée du 28 mars 1855, adressée à son ancien collègue « Monsieur Schad, célèbre pianiste à Bordeaux », on lit entre autres :

« Voici bien des changements opérés par la miséricorde du bon Jésus ; mais ce qui est tout à fait surprenant, c'est que je vais prêcher le mois de Marie prochain, à Genève !!!!!... Que mes anciens amis vont être étonnés !!

Mon adresse sera chez M. le curé, à Genève ».

Le sort en a voulu autrement :

« Je ne puis aller à Genève, le médecin et mon cerveau ne le veulent pas », disait-il dans une lettre du mois d'avril.

J'ignore si plus tard il a donné suite à son projet ;

* *Conversion du pianiste Hermann, etc.* par J. B. Gregerès. Petit volume qui a eu plusieurs éditions.

je ne le crois pas. Mais n'était-elle pas curieuse cette transformation du loup en agneau ?

Agréez, Monsieur le Rédacteur, ...

G. BECKER.

ANTOINE RUBINSTEIN

Un nouveau deuil vient de frapper la Russie, Antoine Rubinstein, l'illustre pianiste, est mort cette semaine. Il était né en 1830 sur les confins de la Moldavie, d'une obscure famille. Très précoce, il parut en public dès l'âge de huit ans. Venu à Paris, il y reçut les conseils de Liszt, puis il commença les tournées qui devaient rendre rapidement son nom célèbre.

Rubinstein fut plus qu'un admirable virtuose, ce fut un pianiste de génie. Son jeu avait une élévation, une puissance incomparables. Connaissant à fond toutes les écoles, il savait avec une merveilleuse habileté approprier son jeu au style des œuvres qu'il interprétait. Rubinstein, au piano, avec sa tête léonine, son masque étrange et caractéristique qui rappelait beaucoup celui de Beethoven, interprétant avec sa fougue extraordinaire, son profond sentiment artistique, un des chefs-d'œuvre de la musique, était vraiment grand.

Rubinstein ne fut pas seulement pianiste, il se livra aussi à la composition avec une ardeur trop féconde, malheureusement. On a de lui un grand nombre d'opéras, dont les plus connus sont le *Démon* et *Néron* ; ces œuvres, malgré quelques belles pages, n'ont aucune originalité et ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête moyenne ; des oratorios, la *Tour de Babel* et le *Paradis perdu*, auxquels nous ferons le même reproche ; des symphonies, dont la meilleure est l'*Océan* et les *Lieder*, parmi lesquelles il faut remarquer les *Mélodies persanes* ; des morceaux de piano, de piano et violon, et enfin des œuvres de musique de chambre qui sont, sans contredit, ce que Rubinstein a fait de mieux. Son *quintette* et certains de ses trios renferment d'admirables passages, souvent trop courts malheureusement. L'inspiration ne se soutient pas chez Rubinstein. Pour quelques belles idées, combien de lourdeurs, de remplissages, de vulgarités ! Comme compositeur, Rubinstein appartenait bien plus à l'école allemande qu'à la nouvelle école russe

dont les manifestations sont si intéressantes à suivre. A ce point de vue, il n'a donc point rendu de grands services à l'art national proprement dit.

Rubinstein fut élu, en 1877, membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de France; décoré de tous les ordres connus, le grand pianiste affectait de ne porter jamais aucune croix, aucun ruban : il était d'ailleurs d'une grande simplicité.

Ces dernières années, la critique musicale avait tenté Rubinstein et il publia sous le titre *La musique et ses représentants*, un livre quelque peu inepte, dont les jugements font sourire. Rubinstein avait la conscience exacte de sa valeur comme compositeur, surtout comme compositeur dramatique. Ne pouvant se consoler de n'atteindre au premier rang, et jaloux de la gloire de Wagner, il déversa sa bile dans cet opuscule écrit sous forme de dialogue. Le célèbre pianiste perdit ce jour-là une superbe occasion de se taire.

Rubinstein fut sans contredit un des artistes les mieux doués du siècle; il laissera une renommée, mais surtout comme pianiste. Comme compositeur, ses droits à la postérité sont loin d'être aussi grands. Il fut souvent trop inégal, pour qu'il puisse jamais prendre rang parmi les maîtres incontestés de la musique moderne.

ETIENNE DESTANGES.

S U I S S E

Genève

Il me souvient d'un bec de gaz qui l'an dernier, à la salle du Conservatoire, couvrait de son sifflement les sons du premier quatuor de Fauré. Dans la même salle, cette année, et par l'exécution du même quatuor, Gabriel Fauré, en personne, a inauguré l'éclairage électrique nouvellement installé. Revanche du sort, sans doute ! Pourquoi faut-il que les hommes aient été moins empressés que les choses ? Nous sommes au début de la saison, nul ne peut encore prétendre qu'une longue pluie de concerts l'ait fait garder ce soir-là le coin du feu, et combien pourtant se targuent d'être des fervents de la musique (je ne parle pas du grand public), et n'ont pas daigné saisir cette occasion d'applaudir M. Fauré qui, mandé par M. Jaques-Dalcroze, venait tout exprès de Paris pour nous. Ignorent-ils que, si l'on met à part Massenet, qui faiblit, et Saint-Saëns, que l'imminence de la soixantaine met au nombre des vieux, Gabriel Fauré est à l'heure actuelle, avec Vincent d'Indy, le chef incontesté de l'école française ?

C'est pour ceux qui aiment les œuvres d'un homme, un bonheur que de l'approcher. Ce bonheur nous a été donné. Tous ceux qui ont vu, de près ou de loin, M. Fauré, ont été séduits par le charme délicat qui se dégage de sa personne, le charme et la distinction, — ce mot dépouillé de tout ce que les snobs y mettent. — Ils n'ont pas été surpris, ils avaient eu comme le pressentiment, de son regard souriant et sérieux à la fois, de la sérénité de son front, de sa simplicité d'allure et de maintien, et au piano de son aisance suprême de maître et de sa fougue, devant laquelle il semble que le gris rare de ses cheveux soit la teinte privilégiée d'une seconde jeunesse, plus puissante et plus richement individuelle que la première. Il n'est qu'une chose à laquelle ils ne s'attendaient pas : M. Fauré, virtuose consommé d'ailleurs, détaille très peu ses œuvres et les débite dans la plus grande rigueur de rythme. C'est un phénomène fréquent chez les compositeurs. Ils ne ressentent plus, à l'exécution, que le sentiment général qui les animait en composant. Remis après quelques années en présence d'œuvres qui cependant, loin d'être improvisées, ont été le fruit d'un long travail, ne les ayant pas, comme l'interprète ordinaire, revécues ligne à ligne, ils n'en voient plus que l'ensemble, sans songer avec quel amour patient fut ciselée chaque mesure. Il y aurait long à dire sur la valeur relative de l'auteur et de l'instrumentiste proprement dit comme interprètes. Quoi qu'il en soit, la façon dont M. Fauré a présenté son œuvre a eu l'avantage d'en mieux révéler le dessin précis et la solide architecture à ceux qui l'abordaient pour la première fois et d'empêcher qu'ils ne se perdent dans l'accessoire, — dans les accessoires, comme ces gens qui, en toute occasion, oublient l'homme pour le vêtement et la pièce pour le décor.

Mieux que je ne saurais le faire, M. Jaques-Dalcroze a étudié dans ce journal, avec toute la précision technique qu'il comporte, l'œuvre de M. Fauré; je renvoie le lecteur à ses articles (aux numéros 4 et 18). Le programme du 14 novembre comprenait l'essentiel : un quatuor, une sonate, des pièces pour chant, violon, violoncelle et piano, des chœurs. Le *quatuor en ut mineur*, exécuté avec la sûreté que donne la présence du maître à ceux qui l'assistent, est apparu dans toute sa beauté et m'a, pour ma part, enthousiasmé plus que je ne puis le dire : c'est là, de même que le second quatuor que j'entendais quelques jours après dans les mêmes conditions, avec M. Fauré au piano, de ces œuvres qui vivent de leur vie propre et, comme telles, sont impérissables; on peut les comparer à ce que la musique pure a produit de plus grand. Les dix-sept autres morceaux au programme ont été suivis avec le même intérêt et beaucoup ont captivé l'auditoire; chacun a dû être frappé de leur originalité intense, de celle surtout, plus aisément perceptible, dont est imprégnée la mélodie de Fauré, avec l'imprévu des rythmes divers qu'elle amalgame et unifie et l'élan, souvent inquiet ou passionné, de ses coupes ascendantes. Je ne ferai de réserve que pour les deux lieds de la *Bonne chanson*. Je connaissais de ce re-